

# L'Envers du décor

3<sup>ème</sup> part.

## Le temps des assassins : les Shishi

par Henry Liberman

Rappel des épisodes précédents :

N'ayant pu publier la suite de notre série sur l'envers du décor de la préhistoire et l'histoire de l'aïkido dans notre dernier numéro, et tenant compte de ce que de nouveaux lecteurs ont pris notre train en cours de route, il nous semble utile de rappeler le sens de notre exposé. Il s'agit pour nous de replacer la naissance de notre art dans son véritable contexte historique, loin des mythes et des enjolivements ignorants, naïfs ou complaisants. Pas plus les enfants, l'aïkido n'est venu au monde dans les roses ou les choux mais dans des circonstances pas toujours des plus ragoûtantes. Dans nos deux premiers articles nous avons d'abord décrit la décadence de l'ère Togugawa (Bakumatsu), puis les réactions que celle-ci a suscitées sous la forme d'écoles de pensée que l'on appellerait aujourd'hui „identitaires“ ou „fondamentalistes“. Cet article est consacré aux Shishi, appelés aussi „loyalistes“ ou „activiste“. Nous n'entendons pas faire ici l'histoire de la Restauration Meiji, seulement d'éclairer un aspect, mineur au regard des processus sociaux et des enjeux géopolitiques qui ont déterminé le développement du Japon, mais qui, resservi à la sauce mythologique, a joué un rôle de légitimation idéologique non-négligeable dans les années qui virent la naissance des budo modernes, en particulier de l'aïkido.

Ce sont les fameux shishi qui ont constitué les troupes de choc de la Restauration impériale (ishin). En fait, ce sont eux qui ont tenu le devant de la scène dans les années 1862-64, forçant le gouvernement du Bakufu à revenir sur sa politique de concession aux „étrangers“.

Le mot shishi est composé de deux idéogrammes : le premier shi veut dire „intention, volonté, but, ambition, bonté“, le deuxième 士 est le kanji que l'on trouve dans bushi, c'est l'homme au sens du „vir“ latin, qui est plus que simplement le male humain. Si les samourais étaient des serviteurs (ce terme occupant ici tout le champ sémantique de „serviteur de l'état“ à „valet“), les Shishi étaient avant tout des „ronin“, des serviteurs sans maître, soit que celui-ci ne puissent leur assurer leur solde, soit que la routine sans gloire ni perspective d'une vie au service d'un damyo dans quelque province reculée ne les ait incités à tenter leur chance en ville — essentiellement Kyoto ou Edo — comme étudiants, gardes du corps, maîtres d'arme, ou truands.

De statut et de revenus modestes, les shishi n'étaient pas prisonniers des devoirs engendrés par de hautes fonctions ou des postes de responsabilité, réservés aux samourais de haut rang. En fait, le sens des responsabilités était sans doute une des qualités qui leur manquait le plus. Leur monde n'était pas aussi rituellement structuré que celui de leurs supérieurs, et il leur était plus facile, quand ils

accompagnaient leurs damyo respectifs à Edo (sankin kotai) de fréquenter leurs homologues d'autres clans, de communiquer et de former des liens avec eux. Etrangers aux subtilités de la politique domaniale et shogonale, ils portaient un regard critique sur leurs supérieurs et étaient prompts à les soupçonner des pires intentions, voire de trahison. Alors comme aujourd'hui, ce type de milieu est un terreau favorable au développement de toutes sortes de „théorie du complot“. Peu et mal informés des complexités et du contexte des problèmes politiques et, plus grave, diplomatiques, ils étaient enclins à choisir la solution simpliste de l'action directe : se lancer la tête la première contre le mur qui barre le chemin.

L'apparition dans la Baie de Tokyo de la flottille du Commodore Perry, qui venait appuyer les exigences occidentales d'ouverture du Japon au libre échange, fit prendre conscience aux autorités que, du point de vue militaire, elles avaient accumulé deux siècles de retard. Les efforts entrepris pour tenter de remédier à cet état des choses créèrent une atmosphère d'attente, voire d'espérance, d'un conflit armé. Dans cette ambiance surchauffée par les ragots et les rumeurs, les arts martiaux retrouvèrent un public et les écoles qui les enseignaient une nouvelle popularité. Ces écoles devinrent des centres d'agitation et d'opération pour les „commandos“ shishi. [Ce n'est pas ici le lieu de refaire l'histoire de l'art du sabre japonais, mais, quitte à provoquer quelques haussements de sourcils, nous proposerons l'hypothèse que c'est de



Nariaki Tokugawa

cette époque, le milieu du 19<sup>e</sup> siècle, que datent vraiment les diverses écoles „traditionnelles“ (koryu) de kenjutsu actives aujourd'hui.]

Il faut noter aussi que certains des clans (Satsuma, Tosa) qui allaient renverser le Bakufu et „restaurer“ l'empire, comptaient parmi leurs samourais une proportion relativement élevée de goshi, de samourais ruraux, rappelant un peu nos nobliaux bretons ou les membres de la szlachta polonaise qui poussaient la charrue l'épée au côté. Selon l'historien W.G. Beasley, un nombre non négligeable d'entre eux „n'avaient que des titres fort ténus, voire inexistant au statut de samourai : fils de chef de village, de paysan aisé ou de marchand qui avait peut-être acheté le droit de porter un nom de famille et un sabre“. En s'associant aux shishi ils espéraient légitimer leurs prétentions nobiliaires et obtenir, „après la victoire“, la reconnaissance de leur ascension sociale par les autorités. C'était en particulier le cas à Tosa, l'un des quatre domaines (avec Satsuma, Choshu et Saga) qui „restaurèrent“ l'Empereur.

Les Shishi venaient donc de couches sociales mécontentes, soit parce qu'elles avaient vu leur position et leur niveau de vie se dégrader, soit qu'elles étaient frustrées dans leur désir d'ascension sociale par le carcan du système de caste imposé par les Tokugawa. Ce milieu se rattachait par le haut aux intellectuels formés par les écoles de Kokugaku et Mitogaku, par le bas aux bas-fonds de la société. On retrouvera cette double attache avec la Genyosha et la Kokyukai, et plus tard chez les milieux hyper-nationalistes de l'après-guerre où coexistaient Mishima et yakuza.

Selon la perspective que l'on adopte, on qualifiera ces desperados de "jeunes idéalistes prêts à donner leur vie pour la cause" ou de "terroristes fanatiques et suicidaires". Tout parallèle avec les membres d'Al-Qaida ou autres Tigres tamouls ne serait pas pure coïncidence...

Les Shishi commencèrent à s'en prendre aux étrangers et à ceux qui entretenaient des contacts avec eux. Parmi leurs premières victimes on compte des marins russes. Le 25 août 1859 quatre officiers et marins de la flotte de l'Amiral Muraviev en visite à Yokohama se promenaient et faisaient des emplettes quand ils furent attaqués par un groupe d'hommes armés : deux furent tués, un autre blessé. En novembre de la même année, c'est le serviteur chinois du consul de France qui est tué. En janvier 1860, l'interprète japonais de la légation britannique et en février le commandant d'un navire hollandais

et un de ses hommes tombent sous les coups des assassins. En janvier 1861, c'était le tour de Henry Heusken, l'interprète hollandais de Townsend Harris, l'envoyé des Etats-Unis. La même année la légation britannique à Edo était attaquée : deux morts. Les années suivantes virent se multiplier ce genre d'attentat. On estime que chaque mois un étranger au moins tombait victime des „hommes aux aspirations élevées“.

On attribue habituellement cette première vague d'assassinats à des ronin originaires du





*Sakurada Mon, la porte du palais d'Edo devant laquelle fut assassiné Ii Naosuke.*



domaine de Mito. Eduqués dans l'esprit nationaliste du Mitogaku [voir Aikidojournal n° 23], empreints du désir de venger leur seigneur humilié par le régent (taïro, littéralement „grand ancien“, en fait président du Rôjû — le Conseil des anciens —, assurant l'intérim en cas d'absence ou d'incapacité du shogun) Ii Naosuke, ils avaient organisé un véritable réseau terroriste comprenant des hommes venant d'autres domaines, en particulier de Satsuma et de Choshu. Pour ce qui est de Choshu, les élèves de Yoshida Shôin, exécuté en 1859 pour avoir voulu assassiner le régent qui avait signé les traités inégaux avec les puissances occidentales, n'avaient pas moins de raisons de vouloir sa mort que leur confrère de Mito.

\*\*\*

[voir page 24]

Le 24 mars 1860 un groupe d'une vingtaine d'hommes attaqua par surprise le palanquin de Ii Naosuke, massacra son escorte et le décapita — il avait sans doute été auparavant tué d'un coup de pistolet. L'impact psychologique de la liquidation de Ii Naosuke fut considérable. Les autorités eurent bon essayé de tenir cachée la mort du Taïro, tout Edo était au courant, et les tueurs avaient emporté la tête de Naosuke dans leur fuite...

Cet attentat ne porta pas bonheur au domaine de Mito : son chef, Nariaki Tokugawa,

ne survécut que de quelques mois à son ennemi, et son fils Yoshiatsu n'avait ni son ambition, ni son intelligence, ni son énergie. Des éléments de Mito sont encore impliqués dans quelques actions telle, en janvier 1862, la tentative d'assassinat dirigée contre Ando Nabumasa, conseiller du Shogun partisan d'une politique de compromis avec la cour impériale. En 1864, de mars à août, des samourais de Mito tentent une insurrection dans leur domaine, mais celle-ci sera écrasée par les troupes shogunales. Alors qu'à la mort du Shogun Ieseda on aurait pu penser que la politique de Mito allait gouverner le Japon sous la houlette de Nariaki, le cours des événements menant à la Restauration Meiji sept ans plus tard fut essentiellement déterminé par les hommes de domaines méridionaux : Satsuma et Choshu.

### TENCHU

Pendant qu'à Edo et Yokohama les hitokiri (tueurs) visaient surtout les étrangers, la capitale impériale vit dans les années 1862-63 le développement du mouvement de „punition céleste“, Tenchu. Les premières victimes furent les agents et les informateurs qui avaient participé à la purge de l'ère Ansei (ansei no taigoku) dirigée par Ii Naosuke contre ses adversaires. Cette vague d'assassinat, qui dura d'août 1862 à juillet 1864 coûta la vie à plus de soixante-dix personnes, soit un rythme de près de trois par mois. Elle correspond, et ce n'est pas un hasard, à la période où les éléments radicaux de Choshu avaient pris le contrôle de Kyoto.

La première victime de la colère divine revue et corrigée par les fanatiques du sonno-joï (révéler l'empereur/chasser les barbares) fut Shimada Sakon, le 20 juillet 1862. Shimada avait espionné les milieux critiques du shogunat pour le compte de ce dernier. Pas seulement par conviction politique : sa

récompense de 10 000 ryo représentait à l'époque une somme plus que rondelette. Il se délassait dans son bain quand un groupe de shishi originaires des clans de Tosa, Satsuma et Higo virent l'empêcher de profiter plus longtemps de sa retraite.

En septembre, quatre yoriki (agents de police) qui avaient témoigné d'un grand zèle dans la chasse aux opposants de l'ère Ansei devaient être „évacués“ sur Edo pour leur sûreté. Bien informés, vingt-quatre shishi les surprisent dans l'auberge où ils s'étaient arrêtés. Ce fut la fin de leur voyage.

Mais l'exploit le plus spectaculaire de la campagne Tenchu fut plus symbolique que sanglant. Si décapitation il y eut, ce furent des statues en bois qui en souffrirent. Dans la nuit du 22 février 1863 une bande d'activistes pénétra dans le temple Tôji-in et coupa la tête des effigies des trois premiers shoguns Ashikaga qui avaient gouverné le Japon au 14e siècle. Ils emportèrent les têtes avec eux. La date de cet acte iconoclaste n'avait pas été laissée au hasard : elle coïncidait avec l'arrivée à Kyoto du shogun vivant, Iemochi Tokugawa. Le capital de confiance et de respect du Bakufu en pris un sérieux coup...

L'aspect symbolique de cette dernière attaque marquait en fait les autres actions des shishi : leur habitude était de s'assurer la plus grande publicité possible en exposant la tête de leurs victimes en un lieu bien fréquenté, un pont, par exemple. Ils placardaient aussi une affiche décrivant les crimes de la victime et les motifs de la punition, ainsi qu'un avertissement aux autres personnes concernées.

Les têtes des shoguns Ashikaga connurent le même sort. Elles furent exhibées sur un support placé au bord de la rivière Kamo, avec un écriteau disant : „Nous avons exercé la vengeance céleste sur les dégoûtantes effigies



Les shishi au cinéma: Hitokiri de Hideo Gosha. Dans ce film l'écrivain Yukio Mishima tient le rôle de Shinpei Tanaka, (deuxième à g.) un des principaux tueurs shishi. Il participa à l'assassinat de Ii Naosuke.

de ces traîtres“. Un autre placard avertissait ceux „dont les crimes étaient encore pire que ceux d'Ashikaga Takauji“, qu'ils feraient mieux de „se repentir et de se mettre au service de la cour impériale“, sinon les shishi allaient les remettre dans le droit chemin... le chemin du cimetière.

Soutenus par une faction de nobles de cour xénophobes, les shishi faisaient tout leur possible pour barrer la route à une politique de compromis entre les factions impériales et shogunales (koku gattaï, „union de la Cour impériale et des guerriers“). Intellectuels, serviteurs de nobles modérés, toutes personnes soupçonnées d'être pour une alliance avec le Bakufu, étaient menacés. Par exemple, Iwakura Tomomi, un noble qui avait été à la pointe du combat contre la ratification des traités de commerce avec les puissances occidentales, mais qui s'était rallié à la ligne koku gattaï et avait négocié le mariage du Shogun à une princesse impériale, trouva dans son jardin le bras d'un de ses serviteurs jeté là par les assassins de ce dernier. C'est une tête de paysan que Yamanouchi Toyoshige, ancien daimyo de Tosa, vit agrémenter la clôture de sa résidence de Kyoto.

La terreur exercée par les shishi à Kyoto portait ses fruits. Après la liquidation des quatre policiers en septembre 1862, leurs collègues se terraient et un certain nombre d'entre eux se réfugièrent à la campagne. Les shishi avaient débarrassé Kyoto de sa police, ils avaient le champ libre.

Jusqu'au moment où l'Empereur, ou son entourage, opéra un revirement et se tourna contre Choshu au profit des clans plus modérés de Satsuma et d'Aizu, à qui fut confiée la sécurité du palais impérial. L'opération fut menée dans le plus grand secret à l'aube du 18 août 1863. Les portes du palais étaient fermées aux nobles les plus engagés dans la contestation

anti-Bakufu, aux bureaucrates sympathisants de Choshu et aux shishi. La réaction des „loyalistes“ fut de se rassembler à l'est de la ville, et après de longues palabres tout ce beau monde décida de se replier sur le domaine de Choshu, quel que soit leur clan d'origine. Ainsi dans les jours suivants plusieurs centaines de shishi se retrouvèrent à Mitajiri, une ville située sur la côte.

Les jeunes activistes s'organisèrent, établirent un programme de conférences, de randonnées, de lecture de poésie, mais aussi d'entraînement martial. Ils furent rejoints par nombre d'autres shishi, qui préféraient quitter une capitale où, à leur tour, ils ne se sentaient plus en sûreté. Leur existence indépendante s'acheva quand les autorités domaniales les intégrèrent dans les troupes régulières de Choshu, celles qui quelques années plus tard allaient assurer la défaite du Bakufu et constituer le noyau dur de la future armée impériale.

#### LES ASSASSINS DU SHOGUN

Quand l'alliance des clans de Satsuma et d'Aizu saisit le contrôle de Kyoto, Matsudaira Katamori, le daimyo d'Aizu, fut nommé Protecteur de Kyoto, et donc responsable du maintien de l'ordre dans la capitale. Un des éléments de son dispositif était un corps de supplétifs, recrutés parmi des ronin de toutes provenances. L'histoire de ce groupe, le Shinsengumi, a servi de trame à de nombreuses œuvres de fiction : romans, manga, films, feuilletons télévisés et jeux vidéo. Une fois débarrassé des enjolivements romantiques, il reste quelque chose qui évoque surtout les commandos de la mort que les dictatures latino-américaines utilisaient pour liquider syndicalistes et autres opposants.

Dès 1862 le shogunat s'était mis à recruter des ronin pour lutter contre ses adversaires. Une amnistie avait même été proclamée pour



Mémorial de Furuata Shuntaro qui, torturé par les Shinsengumi, révéla que les shishi se tenait à l'auberge Ikedaya

permettre à des criminels de sortir de prison et de s'engager dans cette nouvelle police.

Au cours des premiers mois de l'existence du Shinsengumi et de son prédécesseur, le Roshigumi - entre février et septembre 1863, ses membres semblent avoir été essentiellement occupés à s'entretuer. Après l'élimination des éléments les plus corrompus en une série de règlements de compte, le groupe devint une unité opérationnelle qui compta jusqu'à deux cent membres. Par leur origine sociale, tout comme les activistes sonno-joï, ils appartenaient aux couches les plus basses de la caste des samouraïs ou bien même à la paysannerie.

Un de leurs „haut fait d'arme“ fut l'attaque de l'auberge Ikedaya en juillet 1864. Celle-ci servait de repaire à des shishi de Choshu. Après avoir capturé l'un d'eux, et l'avoir forcé, sous la torture, à dévoiler où se cachaient leurs ennemis, les Shinsengumi — une trentaine d'hommes — prirent l'auberge d'assaut. Après l'arrivée des troupes d'Izu appelées en renfort, le combat se solda par huit Shishi tués et une vingtaine d'autres arrêtés.

On leur a attribué aussi l'assassinat en novembre 1867 de Ryōma Sakamoto et de son ami Nakaoka Shintarō, deux des principaux dirigeants de la coalition anti Tokugawa, originaires de Tosa.

Après que les clans du sud se soient alliés, les Shinsengumi firent partie des derniers irréductibles partisans des Tokugawa qui furent définitivement battus à la bataille de Hakodate en juin 1869.

